

27 octobre 1914.

MON PAPA CHÉRI,

Que d'aventures depuis ma dernière lettre ! Notre existence en campagne est tellement faite d'imprévu !

Hier matin, comme je me badigeonnais la poitrine de teinture d'iode pour combattre un gros rhume que j'ai attrapé, on vient me chercher pour me conduire à l'état-major de la 10<sup>e</sup> division. Un lieutenant me reçoit : « Vous êtes avocat, m'a-t-on dit, sergent ? — Oui, mon lieutenant. — Eh bien ! voici : il y a séance du Conseil de guerre à deux heures cet après-midi ; cinq hommes seront jugés ; il est dix heures du matin, avez-vous le temps d'examiner leurs dossiers et acceptez-vous de les défendre ? » On ne doute de rien à mon âge, papa chéri, j'ai accepté !

Mais le temps de trouver les dossiers, de déjeuner un peu, de voir rapidement les cinq hommes, il m'est resté à peine une heure pour réfléchir à ce que j'allais dire. Oh ! mon papa, que cette heure a été terrible ! Songe que ces cinq hommes étaient chacun passible de la *peine de mort* ! L'avocat qui devait les défendre avait été évacué le matin même, — malade ; c'est pourquoi on avait recours à moi si tard.

Pour moi qui n'avais jamais plaidé au criminel, songe à cette tâche de défendre cinq têtes du premier coup — et devant un impitoyable tribunal à qui le Code de justice militaire impose la plus effroyable sévérité !

A une heure et demie je suis entré dans la salle d'école qui devait servir à l'audience. Au fond, le siège du ministère

public et du greffier; à droite, la longue table des officiers composant le Conseil; à gauche, faisant vis-à-vis au Conseil, une petite table et une chaise toute seule dans un espace qui m'a semblé immense, et sur les bancs des écoliers, le public.

La salle était déjà pleine quand je suis entré : des officiers de l'état-major, des majors, des soldats. Je gagnai timidement ma petite table et hâtivement je commençai à regarder le dernier dossier, que je n'avais pas encore eu le temps de voir.

Enfin le Conseil entre. Le président, un colonel d'artillerie terriblement dur et célèbre pour sa sévérité, conduit les débats. Pendant les dix premières minutes, j'ai senti tout tourner autour de moi : je devais être bien pâle sous les regards curieux de toute l'assistance qui attendait ce que j'allais pouvoir répondre au réquisitoire que le commissaire du gouvernement prononçait déjà.

Il s'agissait de voies de fait envers un supérieur. L'inculpé était un canonnier breton; de temps en temps il se retournait pour me jeter un regard suppliant.

Ce que j'allais pouvoir répondre, mon Dieu, mais je ne le savais pas moi-même ! D'une voix sèche, le colonel m'a donné la parole, et je me demande encore comment les premières paroles me sont sorties de la gorge; mais j'étais parti, c'était le principal. Je ne sais ce que j'ai pu dire. Pour cet homme comme pour les deux déserteurs, l'Allemand fait prisonnier porteur d'objets volés, enfin le fuyard, pour mes cinq clients inattendus et dont je connaissais à peine les affaires, j'ai plaidé avec toute mon âme de pitié, avec toute l'indulgence et la tristesse que tu peux croire, et pas un moment je n'ai hésité : les idées me venaient en foule; tout cela a passé comme un rêve.

Pour mon canonnier, j'ai réussi à ne faire retenir contre lui que le délit de coups et blessures : il n'a eu que huit mois de prison ; pour les deux déserteurs, j'ai eu une longue discussion avec le colonel et j'ai réussi à soulever un incident, à obliger que l'on m'accorde un supplément d'enquête qui a fait remettre à huitaine l'affaire. Tout le monde était suffoqué ; il paraît que personne n'osait tenir tête à ce colonel d'artillerie président du Conseil, et moi — je te dis ce qu'on m'a répété à la sortie de l'audience, car je ne me souviens de rien, — j'étais comme hors de moi !

La troisième affaire était celle de l'Allemand, un pauvre bougre de Polonais qui ne savait pas pourquoi on l'avait envoyé à la guerre et qui détestait les Allemands : il n'a eu que de la détention, et il est évident qu'à la fin de la guerre on le lâchera. J'ai servi à la fois d'interprète et d'avocat, cela a eu un certain succès.

Pour mon dernier client, hélas ! il n'y avait rien à faire : il était pour quatre motifs passible de la mort, il était condamné d'avance. C'est en vain que j'ai invoqué la pitié des juges, que je leur ai dit l'épouvante que devait leur inspirer la peine que demandait le rapporteur : il a été condamné à mort !

Après la séance, et comme je me dirigeais vers la division pour demander sa grâce au général Gouraud, j'ai eu l'agréable surprise d'être entouré par tous mes camarades qui étaient venus m'écouter et qui me couvraient de félicitations et d'exclamations, la joie aussi d'être félicité par plusieurs officiers d'état-major, parmi lesquels M. Bloch-Laroque, qui se trouve être capitaine à l'état-major de mon corps d'armée (et m'a chargé de ses amitiés pour toi), M. Devraigne, qui est à l'ambulance de ma division (ami intime de

Jean-Louis Faure) et qui m'a aussitôt invité à dîner, enfin le docteur Javal.

J'ai été trouver le général Gouraud, qui a bien voulu me recevoir et m'a très aimablement tendu la main, mais a refusé la grâce que je lui demandais.

Ma mission, hélas ! n'était pas terminée. Le Code m'imposait d'assister le condamné à mort jusqu'à son *dernier moment*... qui a été ce matin : il a été fusillé à onze heures.

Hier soir, je l'ai laissé avec l'espoir de sa grâce, jouant aux cartes avec les gendarmes. Ce matin, on lui a annoncé que tout espoir était perdu et qu'il devait se préparer à mourir. J'ai passé avec lui ses deux dernières heures ; je lui ai rédigé son testament, me suis chargé de lettres pour sa femme et ses parents. Oh ! mon papa chéri, comprends-tu ce que c'est que de préparer un homme à mourir ! Encore si ç'avait été un bandit... mais c'était un pauvre garçon... il avait eu peur et s'était enfui...

J'avais reçu la veille des muratti envoyées par Chou. Il en a fumé quelques-unes et a bu un peu d'eau-de-vie. Puis l'aumônier militaire est venu s'entretenir quelques instants avec lui, mais il n'a accepté son ministère que bien plus tard, sur le lieu d'exécution... Jusque-là le pauvre diable répétait d'une voix amère : « Mais, monsieur le curé, s'il y avait un bon Dieu, il ne permettrait pas qu'on me tue... » A quoi le brave homme de curé ne répondait pas grand'chose et hochait tristement sa bonne vieille figure vénérable.

Te dire, mon papa, ce qu'a été le trajet en voiture avec le condamné, l'aumônier et les deux gendarmes... te dire surtout ce qu'a pu être l'exécution de cet homme, est impossible... il m'a demandé au dernier moment une cigarette... et alors qu'il était déjà en joue a voulu une dernière fois

m'embrasser... et puis, bravement, sans même vouloir qu'on lui bande les yeux, il a reçu la décharge mortelle en brave. Il est tombé sur le côté comme une masse... un filet de sang lui coulant de la bouche, et la cigarette que je venais de lui donner fumant par terre auprès de son visage... la mince petite fumée bleue et calme du tabac d'Orient... C'était fini.

Tout un bataillon en armes a défilé devant son pauvre corps... Et l'aumônier militaire et moi nous étions là, tête nue... et très pâles, par cette radieuse matinée d'octobre...

Oh ! cette vision atroce, rien maintenant ne me l'arrachera de devant les yeux... Songe, mon petit père, qu'il avait vingt-quatre ans !

Heureusement, le docteur Devraigne, le docteur Javal et tous les médecins de l'ambulance dont j'ai fait la connaissance sont maintenant mes amis ; j'ai déjeuné avec eux, ils sont gais, cela m'a fait du bien. J'ai eu le plaisir d'apprendre qu'on me prenait désormais officiellement comme avocat au Conseil de guerre de la division. Cela ne change du reste en rien ma situation, je reste au train de combat du régiment, c'est simplement une corvée de plus... Je songe avec terreur qu'à la prochaine séance j'ai deux malheureux que je ne crois pas pouvoir sauver et qu'il faudra, s'ils sont condamnés, assister de nouveau à cette chose horrible !...

Enfin, comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, mon papa chéri, maintenant je suis arrivé, après avoir tant souffert physiquement et moralement, à cet état de passivité où il faut être en temps de guerre... Un seul but : la victoire, une seule pensée : toi et les nôtres.

.....  
Après la matinée horrible que j'ai passée avec ce malheureux, le sort me devait bien un petit soulagement ; il m'a

apporté une grande joie : cinq cartes de toi, une lettre, deux cartes d'Andrée, une lettre de maman, une de Chou. Après être resté si longtemps sans nouvelles, j'en reçois enfin des quantités. Tu vas bien, mon papa chéri, c'est le principal. Je voudrais tant te voir un peu pour être sûr que tous les tourments de ces temps derniers ne t'ont pas trop fatigué; tu sais qu'il commence à faire froid et qu'au commencement de l'hiver tu t'enrhumes facilement. J'espère que Nobel à Bordeaux, Richard à Paris, veilleront à ta santé, pour moi qui suis au loin...

J'ai reçu presque tous les envois que tu m'as annoncés. Comment pouvais-tu ignorer que toutes les lettres, même longues et même cachetées, m'arrivaient parfaitement? Va, mon petit père, tu peux m'écrire tout ce que tu veux, tes lettres, si elles arrivent, arriveront cachetées. Si tu as reçu un télégramme de moi de Chaumont, c'est que je l'ai remis à un officier qui se rendait à cette ville, de même que je remets cette lettre à un officier qui part en mission à Paris, en automobile. Elle t'arrivera vite, comme ont dû t'arriver mes deux dernières lettres, qui ont été mises à la poste à Paris par un officier qui y allait (par le train). Quel dommage de ne jamais être sûr de rester ici plusieurs jours! tu pourrais presque venir me voir... mais c'est impossible, car cette nuit peut-être arrivera un ordre et nous quitterons Clermont...

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon papa chéri; écris-moi encore, tu me fais tant plaisir... Embrasse tout le monde pour moi.

JEAN.